

créateur veut bien lui donner ; mais il faut qu'il soit à sa place. Dans nos villes, quelques squares privilégiés peuvent seuls y prétendre.

Malgré son infirmité, j'admire beaucoup la Vénus de Milo dans les galeries du Louvre. Mais, eût-elle des bras, je ne voudrais, pas plus que vous, l'avoir sur la cheminée de mon salon.

Eriger en principe que nos places et nos quais doivent avoir des arbres comme ceux des forêts de Compiègne ou de Fontainebleau, cela n'est pas plus admissible.

Si l'on voulait avoir de grands et beaux arbres près des habitations, en supposant que notre sol ingrat pût les nourrir, il arriverait peut-être ce qui est arrivé plusieurs fois sur les boulevards de Paris et ailleurs, que les habitants, incommodés de leur voisinage, s'en sont débarrassés par des arrosages meurtriers, clandestins et coupables. J'ajoute ce dernier adjectif pour bien montrer que je n'approuve pas cet argument par trop énergique.

Est-ce une belle chose, au point de vue de l'art, que ces grandes lignes uniformes, vertes ou grises, qui s'étendent à perte de vue sur nos quais ? Pour mon compte, je dis franchement non.

Je les considère comme une nécessité qu'il faut subir ; mais je crois que nous pouvons atténuer leur mauvais effet, en diminuant l'épaisseur de ces tranches vertes pendant l'été, et grises pendant l'hiver, en les réduisant le plus possible. Le public y gagnera, sans que les chercheurs d'ombre y perdent rien.